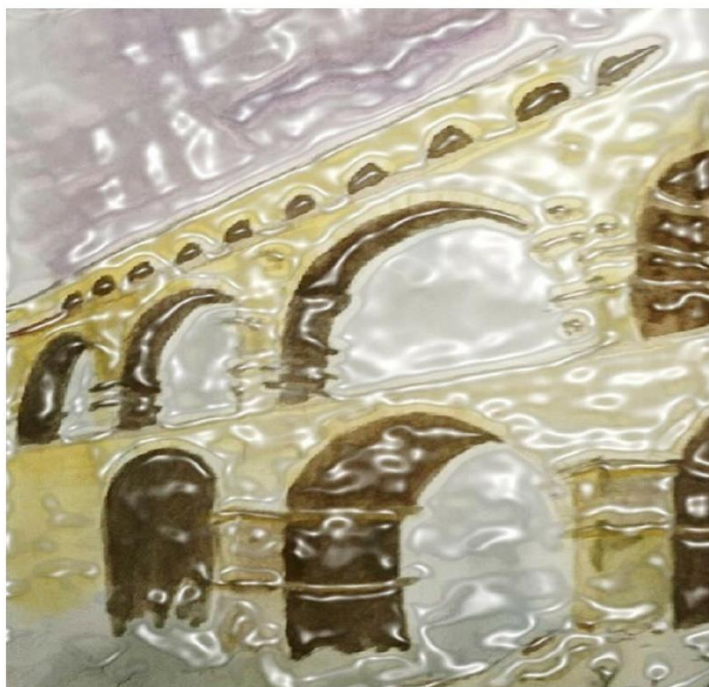


DOMINIQUE BARTE

La révélation de Sidoine

*

L'héritage



ROMAN

DOMINIQUE BARTE

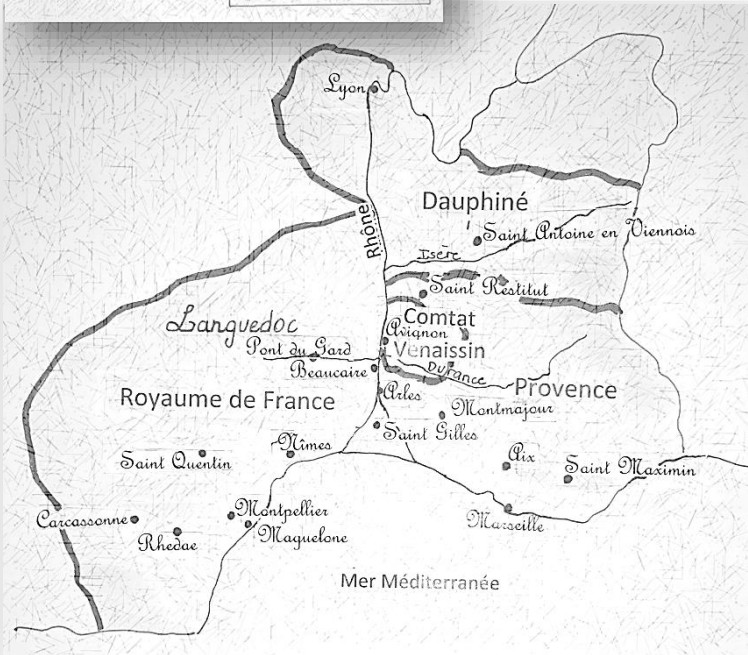
La révélation de Sidoine

L'héritage

Roman

ISBN 9782363156822

© Août 2017



Le Sud de la France au XIV^e Siècle

Les Protecteurs depuis Virgile

Publius Vergilius Marco, dit **VIRGILE** : 70 – 19 av. JC – Poète.

SAINT SIDOINE - Contemporain de Jésus – Aveugle-né, guéri au Lac de Siloé – Vint en Provence avec Sainte Marie Madeleine, Saint Maximin, Sainte Marthe, Saint Lazare et Joseph d'Arimathie.

AEGILDIUS / SAINT GILLES, 640 – 720. Arrive en Provence vers 670 – *Translation des reliques de Marie Madeleine en 710* – Décède à Saint Gilles en 720 à l'âge de 80ans. *Protecteur de 660 à 720.*

AGILDAS, 700 – 780. *Né aveugle à Saint Restitut, suivra Gilles à Collias – Protecteur de 720 à 780.*

GILDAS, dit *l'Aïeul*, 1240 – 1320. *Né aveugle – Potier à Saint Quentin – Protecteur de 1260 à 1320.*

ROGILBERT GARDEFEU, 1300 – 1336. *Né aveugle à Saint Quentin – Potier – Jumeau de Claire. Époux de Marta. Oncle d'Egilon - Protecteur de 1320 à 1336.*

EGILON, *né en Avril 1321 en Camargue - Fils de Claire et adopté par Foulque - Au service de François Pétrarque en 1336 - Protecteur à partir du 9 Mars 1336.*

Entourage de Benoit XII et d'Egilon

BENOIT XII – 3eme Pape d'Avignon 1335 – 1342.

PHILIPPE DE CABASSOLE, 1305 – 1372. Franciscain - Évêque de Marseille, puis de Cavaillon - Tuteur de Jeanne de Naples, petite-fille et héritière du Comte de Provence Robert d'Anjou - Grand ami de Pétrarque.

FOULQUE DE CAMARGUE, 1295 - . *Éleveur de chevaux en Camargue – Époux de Claire et père adoptif d'Egilon.*

GIACOMO COLONNA, 1300 – 1341. Études à Bologne – Ami et Protecteur de Pétrarque - Nommé évêque de Lombez en 1328.

CLAIRE GARDEFEU, 1300 - . *Jumelle de Rogilbert Gardefeu – Épouse de Foulque de Camargue – Mère d'Egilon.*

CLEMENCE, 1323- . *Bien-aimée d'Egilon.*

MARTA GARDEFEU. *Épouse de Rogilbert.*

SIMONE MARTINI, 1284 – 1344. Né à Sienne – Élève de Duccio di Buoninsegna – Travaille à Sienne et Naples – Recommandé par le Comte Robert pour la cour d'Avignon – Ami de Pétrarque et Cabassole –

FRANCOIS PETRARQUE, 1304 – 1374. Né à Arezzo— Études à Montpellier et Bologne – Ecclésiastique, poète et humaniste – Ami de Giacomo Colonna, Philippe de Cabassole et Simone Martini – *Prendra Egilon à son service.*

PIERRE POISSON. Originaire de Mirepoix. Architecte bâtisseur du Palais d'Avignon.

RADULF, *Soldat de la Garde Pontificale.*

CARDINAL GIACOMO STEFANESCHI, 1270 – 1343. Italien – Commanditaire d'œuvres de Giotto – Il fit venir Simone Martini à Avignon.

GASBERT DE VALLE (ou de LAVAL), 1297 – 1347. Trésorier de Jean XXII à 19 ans. Camérier de Jean XXII, Benoît XII... puis Clément VI. Egalement évêque de Marseille puis d'Arles. ¹

¹ En Italique, les personnages fictifs. Tous les autres intervenants ayant réellement existé.

Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance. (...) « Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » (...) Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis, il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et lave-toi au réservoir de Siloe. » Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.

Jean 9, 1-8

PREMIÈRE PARTIE

33 – 1336

Une légende cache toujours une vérité

Pont du Gard 9 MARS 1336

La lumière se fit blafarde, anémique. Les oiseaux se turent. Aucun frémissement n'agita plus la cime des frênes dénudés. Le froid de cette fin d'hiver devint mordant... Silencieusement, la lune éclipsait la radiance du soleil, comme si elle tirait une couverture sur la vie de l'homme étendu sur les berges blanches du Gardon.

C'était la fin. Là, sous l'ombre épaisse de l'antique aqueduc, allongé sur des touffes de lentisque et de romarin, la tête auréolée d'une flaque de sang, Rogilbert pensait à son jeune neveu Egilon, à ce moment ultime où la mort l'enserrait de son étreinte glaciale. Bizarrement, il sentait la présence de l'adolescent comme s'il était là, si proche... il le voyait et il lui sourit.

Il regarda une dernière fois le ciel qui s'assombrissait, les forces de l'obscurité qui gagnaient sur le jour.

Le crâne de Sidoine apparut devant lui mais il s'estompait dans un halo brumeux. Il perçut le son d'une délicate et divine musique dans le lointain de son cerveau. Puis il vit une main tendue, paume tournée vers lui qui l'accueillait. Une douce torpeur envahit son esprit. Ses lèvres esquissèrent un dernier sourire.

— Merci, Mon Dieu, vous ne m'avez pas abandonné !

Il ne souffrait plus. Et sa vie le quitta.

La relique sacrée de Sidoine venait de perdre son protecteur.

1

L'Eclipse Solaire 9 Mars 1336

Les souvenirs de Rogilbert affluaient. Précipitamment. Sa vie défila devant lui.

Trois jours durant, les gardes pontificaux l'avaient harcelé et soumis à la question de l'eau, le forçant à boire des litres et des litres de liquide au goût saumâtre, un entonnoir fixé dans la bouche. Des larmes de dégoût lui montaient aux yeux. Il faisait des efforts surhumains pour avaler, toujours plus de liquide, toujours plus vite. Le débit incontrôlable le submergeait, le faisait suffoquer et le noyait aussi sûrement que lorsqu'ils lui maintenaient la tête dans une bassine jusqu'à lui faire craindre l'asphyxie.

D'autres fois, ils l'irritaient à l'extrême en laissant tomber sur son front, entre ses yeux, une goutte d'eau, une à une, régulièrement, pendant des heures. Impossible de l'éviter, de se tourner, de la sécher. Il comptait les secondes entre les gouttes et cela recommençait ; il n'en pouvait plus de la tension que chaque goutte, attendue, encore et encore, faisait naître en lui. Ça le rendait fou !

L'angoisse et la panique lui serraient le cœur et les tripes. Plusieurs fois, il leur avait presque avoué l'endroit où il avait

caché la relique tant il était épuisé, pour que tout cela cesse... Il savait pourtant qu'ils ne voulaient pas sa mort... Pas avant ses aveux !

Il résistait, il bridait et refoulait sa peur et son énervement. Chaque fois, il puisait dans ses forces vacillantes pour se retenir car son secret ne pouvait être transmis de cette manière, par l'abus de la force et de la haine.

L'avenir de l'humanité en dépendait !

A priori, le temps de sa mort n'était pas venu. Son destin était tracé ! Son arrière-grand-père Gildas lui avait expliqué maintes fois, l'histoire de ses origines ! Le legs incroyable transmis, génération après génération, tous les soixante ans ! L'aïeul n'avait-il pas inlassablement répété comment tout avait commencé... depuis Sidoine ? Sidoine, aveugle de naissance. Sidoine, contemporain de Jésus. Sidoine, touché par la grâce divine et qui revint à la vue. Sidoine, fuyant les persécutions après la mort du Christ, et qui vint en Provence prêcher la bonne parole. Sidoine, mort et enterré dans la région.

Depuis, les protecteurs s'étaient succédé jusqu'à lui-même. Rogilbert. Humble potier qui comme prévu par le cycle du destin, hérita de la relique à la mort de Gildas. Il lui restait encore une quarantaine d'années pour accomplir sa mission de gardien ! Il s'accrochait à cet espoir, cependant que ses forces l'abandonnaient. Il feinta la fin.

Solution de facilité : se laisser aller. Mourir. Sans aveu.

Alors qu'ils crurent sa limite atteinte, ses tortionnaires abandonnèrent leurs supplices et le jetèrent dans son cachot humide, sur son grabat grouillant de vermine, à même le sol de pierre. Ils négligèrent de fermer correctement les grilles et ne l'entravèrent même pas. Ce soir-là, ils avaient d'ailleurs bien mieux à faire ! Ils reprendraient le lendemain, pensaient-ils en tapant leurs ventres rebondis d'un air satisfait. Un festin les attendait !

Occupés à festoyer, ils relâchèrent leur vigilance le temps de faire bombance.

Alors, puisant au fin fond de sa volonté, saisissant cette occasion inespérée qui ne se représenterait certainement pas, Rogilbert trouva l'énergie nécessaire pour s'enfuir.

Sans bruit, sur sa paillasse puante, il détendit ses membres, ses doigts, ses pieds douloureux pour constater, satisfait, que tout bougeait encore. Lorsqu'il se retourna sur le flanc, sa respiration se fit haletante et saccadée, ses côtes meurtries semblèrent prêtes à lui transpercer les poumons. Il craignit que les sifflements qu'il émettait en râlant puissent attirer l'attention des gardes. Puis, lentement, il replia ses jambes et roula sur les genoux. Ainsi, à quatre pattes, il atteignit la grille de sa cellule.

En effet, elle n'était pas verrouillée.

Il la tira vers lui. Le grincement aurait pu réveiller un mort, mais il ne les alerta même pas tant ils braillaient leurs chansons paillardes, englués déjà dans les brumes de l'ivresse. Il se faufila par l'entrebâillement et prit le soin de refermer la grille derrière lui, car du banc où l'un d'entre eux se vautrait, il avait la cellule en ligne de mire. Il rampa sur les quelques marches qui le séparaient de la salle où ils bâfraient.

Sur la droite, juste avant celle-ci, il avait remarqué une porte en bois cloutée. Elle était entrouverte et il pénétra dans une grande salle glaciale et sombre, en partie troglodyte. Avec horreur, il distingua au centre de cette pièce sordide, un chevalet de bois constitué d'un rouleau à chaque extrémité et hérissé de clous... Dans un coin, une chaise de Judas... Son estomac se révolta, tant il ressentit la douleur qui transpirait des murs de cette hideuse salle de tortures. Il lui sembla entendre les suppliciés, étirés jusqu'à dislocation de leurs membres ou transpercés par leur séant, hurler de douleur.

Il évita de regarder davantage autour de lui toutes les horreurs que la cruauté humaine pouvait inventer et dans un effort phénoménal, parvint à se relever. Appuyé contre la porte pour calmer les battements frénétiques de son cœur et reprendre ses esprits, il distingua une faible clarté qui venait d'une fenêtre cachée derrière une lourde bâche.

Les soldats n'avaient toujours rien remarqué.

Il glissa un banc qui se trouvait proche du mur et grimpa dessus. Il réussit à se ménager une ouverture suffisamment large dans laquelle il se faufila pour parvenir sur le rebord. La pièce étant en contrebas et adossée à la roche, il n'eut pas à sauter bien haut et se retrouva enfin de l'autre côté, libre...

À la faveur de la nuit glaciale, sans givre, signe que le mistral allait se lever, les forces lui revinrent peu à peu. L'euphorie de la fuite lui infusa des décharges d'adrénaline. Il ne ressentit plus le froid malgré sa fine chemise déchirée. Il s'enfonça dans les broussailles qui lui griffaient les jambes, ses pieds nus s'écorchant sur les caillasses calcaires et il courut, courut, loin, longtemps et chaque pas l'éloignait de ces monstres.

Il avait soif ! Quelle ironie ! Alors qu'il avait eu son trop-plein d'eau ces derniers jours ! L'eau en trop ou insuffisante est véritablement une torture ! pensa-t-il, cynique.

La matinée était déjà bien avancée, lorsqu'il atteignit le cours du Gardon ; il espérait trouver un refuge dans l'une des nombreuses grottes alentour. Devant lui se dressa la masse impressionnante du pont romain, qui en ce temps, s'appelait *Pons de Gartio*, jadis aqueduc, aujourd'hui inutilisable.

Il escalada jusqu'au troisième niveau afin d'éviter la voie de passage aménagée au-dessus de la première arche, le long des piliers, où il aurait risqué de rencontrer des gens et des chariots. Il se glissa dans le conduit où autrefois avait coulé l'eau, captée à la source de l'Eure près d'Uzès, qui alimentait la cité romaine de Nîmes.

Depuis sa construction antique, le boyau n'ayant pas toujours été entretenu, des dépôts calcaires avaient réduit le passage mais il put néanmoins progresser rapidement à l'intérieur, à l'abri des regards, protégé par les dalles le recouvrant. Alors qu'il avait presque traversé la rivière, une partie de ces pierres de couverture s'étaient effondrées, obstruant le conduit. Il grimpa par-dessus.

Malheureusement, une fois au faite de l'aqueduc, une rafale de mistral le surprit au moment où il tentait de se redresser et le déstabilisa. Il trébucha sur une dalle disjointe et glissa sur la pierre moussue, pour se retrouver cinquante mètres plus bas, au terme de sa vie.

Saint Quentin, 9 Mars 1336

À Saint Quentin², non loin de là, dans la région d'Uzès, en Terre de France, le jeune aveugle Egilon écouta le silence. Pour lui, quoi qu'il arrive, peu lui en chaut, puisqu'il faisait toujours nuit ! Il était devenu aveugle l'an dernier.

Aussi, il continua le seul labeur qu'il pouvait accomplir : étaler la glaise molle sur le plateau où il posait ensuite les croisillons. Il produisait ainsi des carreaux d'argile de taille standardisée, très à la mode depuis que le Pape Jean XXII en avait décoré ses palais de Pont de Sorgues et de Châteauneuf.

Intrigué, il finit par poser sa raclette et tendit l'oreille.

Il ne perçut plus les bavardages habituels de ses compagnons de travail. Tous s'étaient pourtant regroupés à l'extérieur de la bâtisse. Les rires des enfants et les chamailleries des femmes à la rivière firent place à une grande prière collective. De loin en loin, se répondant d'un village à l'autre, les cloches des églises sonnèrent le glas.

Puis, tout se passa très vite ; une douleur intense, fulgurante emplit son cerveau et lui serra le cœur. D'un geste automatique, il se palpa la nuque. Une fraction de secondes plus

² Aujourd'hui Saint Quentin la Poterie, au nord d'Uzès.

tard, il s'écroula au sol, la tête toujours dans les mains. Il eut l'impression de faire au ralenti, une chute vertigineuse.

Une image horrible flotta devant ses yeux.

Il vit son oncle Rogilbert, allongé dans une mare de sang, au bord d'une rivière et un hoquet le convulsa. Immédiatement ensuite, lui vint la vision d'un crâne au-dessus duquel planait une main gantée de blanc et ornée d'une bague. Enfin, les images lui évoquèrent une église blanche, perchée sur une colline au beau milieu d'un lac. Puis, une vaste nef dont le chœur, de manière très inhabituelle, remarqua-t-il dans son esprit torturé, présentait une abside percée de quatre fenêtres en plein cintre de style roman. Les images se superposèrent mais tout s'estompait déjà.

Egilon fut alors envahi d'une douce chaleur et la souffrance s'effaça bientôt. Il reporta encore son attention sur Rogilbert... il souriait. Il lui rendit son sourire. Clairement, celui-ci lui envoyait un message, un signe... Malheureusement, pour le pauvre Egilon, cela ne faisait aucun doute. Son oncle venait de trépasser et il l'avait vu, il l'avait accompagné dans son ultime voyage.

Toujours au sol, le jeune homme ne ressentait plus aucune douleur, seulement cet invraisemblable bien-être, voluptueux et doux. Comment pouvait-il se sentir si bien alors qu'il venait d'assister au décès de son cher oncle ! Son ultime sourire l'avait complètement rassuré, sans doute ?

Perplexe, il se passa les mains encore pleines d'argile sur le visage, se frotta les yeux et il se leva en s'agrippant à son établi. Dehors, à travers les baies, il aperçut ses compagnons qui regardaient intensément vers le ciel... Il réalisa enfin qu'il les voyait ! Il ne les imaginait pas ! Il les voyait bel et bien !

Il leva les yeux au ciel, et frissonna en voyant le soleil disparaître derrière la lune... Comme dans sa vision.

Saint Gilles 640 – 720

Ceci se passa quelques 600 ans avant notre récit :

Aegildius, ou Gilles comme on le nomma dans notre contrée, se demandait s'il n'aurait pas dû patienter un peu ! Quel temps épouvantable ! Décembre n'était assurément pas la meilleure saison pour entreprendre un long voyage, même en Provence et encore moins à son âge !

La pluie, véritable rideau liquide et glacé, avait été tenace depuis qu'il avait quitté Saint Maximin. Les rafales mouillées se succédaient, les ruisselets enflaient tandis que les champs se transformaient en lacs. L'eau s'infiltrait sous sa pèlerine, il était trempé et le froid transperçait ses vieux os.

Il jouissait, certes, d'une belle santé alors qu'en cette année 710, il allait sur ses soixante-dix ans, mais tout de même ! Cette longévité exceptionnelle, il savait la devoir à sa charge de gardien du secret divin... et qu'il pleuve ou qu'il vente, il avait répondu à l'appel sacré !

Gravé dans sa mémoire, il savourait sans cesse l'enchantement dont il avait, lui aussi, été témoin. À Saint Maximin, au fond de la crypte, Marie Madeleine leur était apparue lumineuse, comme si son âme venait de quitter sa vie terrestre.

Ils l'imaginaient aisément : rayonnante à la pensée qu'elle partait enfin retrouver celui qu'elle avait tant aimé, son *Rabbouni*, comme elle l'appelait. Là, où Jésus l'avait touchée lorsqu'il lui apparut au lendemain de sa résurrection, elle avait conservé une mèche de cheveux bruns, bien visible sur sa tempe droite, qui avait gardé toute sa souplesse durant toutes ces années.

Tout à leur extase, les trois moines ne prêtèrent aucune attention, aucun regard, aux reliques de Saint Sidoine, découvertes dans le sarcophage voisin.

Le personnage de Sidoine, songeait-il, était en réalité bien mystérieux ! Sidoine fut cet aveugle que Jésus rencontra au bord du lac de Siloé et qu'il ramena à la vue. Seul, Jean l'Évangéliste évoqua cette rencontre de manière anecdotique ! En ces temps troublés, Gilles estimait qu'il valait mieux que personne ne sache que les restes de Sidoine avaient conservé la grâce de l'héritage divin, pour qui en serait jugé digne...

Lui, Gilles, connaissait son devoir : protéger ce secret et assurer sa transmission dans l'attente du jour béni où le crâne apparaîtrait dans sa pleine lumière, porteur du message d'éternité et d'amour universel.

Voici son histoire :

Avant de s'appeler Gilles, il s'était appelé Aegildius, né à Athènes, vers l'an 640. Fils d'une riche famille noble, il vint au monde, aveugle. Par une chance inouïe, sa cécité fut de courte durée, car lui-même n'en garda aucun souvenir.

On lui raconta maintes fois, qu'alors qu'il avait trois ou quatre ans, il était tombé dans une flaque boueuse. Sa tenue était toute crottée. Craignant la réaction de sa mère, il s'était

réfugié en pleurs derrière un tas de bois. Puis, de ses mains terreuses, il s'était frotté les yeux et il avait enfin osé sortir de sa cachette, maculé de boue, pour braver le courroux maternel. Une lumière intense, aveuglante l'avait figé sur place et il avait lâché un hurlement long et profond, terrifiant et terrifié... Il voyait... Il était dehors dans la cour inondée de soleil.

Lorsqu'il eut environ seize ans, ses parents accueillirent un vieil homme très âgé, qui disait venir d'une branche éloignée de la famille. Ce vieux bonhomme s'appelait Gyllippos, il dévouait son temps à la lecture et prêchait aussi la parole divine.

En réalité, il n'avait pas demandé l'hospitalité par hasard.

Le destin était en marche.

Le vieil homme l'avait reconnu. Le jeune Aegildius aussi ressentit immédiatement une attraction palpable envers ce vieillard, né aveugle comme lui et qui portait un nom si proche du sien. Ils devinrent inséparables.

Le vieux nourrissait sa curiosité et son goût de l'aventure en lui racontant un nombre infini d'histoires. Il attachait un soin particulier à lui évoquer la vie de Sidoine et de ses compagnons des premiers temps du christianisme. Il raconta comment, après la mort de Jésus et l'arrestation de Pierre, Sidoine embarqua sur une nef sans voile, avec d'autres saints et disciples de Jésus, chassés de Judée par les Juifs. La frêle embarcation échoua près de Marseille et ils portèrent la parole divine par-delà la mer Méditerranée.

À bord de cet esquif, se trouvaient Maximin et la famille de Béthanie : Lazare, le ressuscité et ses sœurs Marthe et Marie Madeleine. Il y avait encore les sœurs de la Sainte Vierge : Marie Jacobé et Marie Salomé ; enfin, leurs servantes et quelques autres...

Il décrivit Lazare, témoignage vivant de la puissance miraculeuse du Christ, qui prêcha la bonne parole et convertit le peuple idolâtre de cette bonne ville phocéenne avant d'être

finalement arrêté et torturé, puis décapité en l'an 94 sous le règne de Domitien.

Il raconta comment Marthe, accompagnée de sa servante Marcelle, remonta le long du Rhône entre Arles et Avignon où elle s'illustra par sa générosité et ses principes de charité. Grâce à ses dons miraculeux, elle guérit de nombreux malades, des lépreux et des paralytiques, et surtout, elle délivra la région d'une bête monstrueuse appelée la « *Tarasque* ».

Puis, il y avait Maximin, qui lui aussi passa son temps en prières et en prédications. Il fut le premier évangéliste d'Aix où il construisit une chapelle dédiée au Saint Sauveur.

Emu, Gyllippos tremblait en narrant la vie de Marie Madeleine. Elle transmet d'abord son message de foi à Marseille avec son frère Lazare, avant de se retirer, solitaire, dans une grotte, au Nord d'une montagne qui depuis se nomme la Sainte Baume, ce qui veut dire la Sainte Grotte. Elle y mena une vie contemplative, faite de prières et d'oraisons, qui lui seyait à merveille. A sa mort, Maximin l'enterra dans la plaine où il fit construire un premier oratoire au-dessus de son tombeau. C'est là que plus tard, ses amis Maximin et Sidoine choisirent d'être ensevelis à ses côtés.

Gyllippos expliqua que Sidoine, quant à lui, embrassa cette foi nouvelle plus tardivement. Sa vie, sa croyance, sa raison d'être, tout changea pour lui lorsque Jésus le ramena à la vue en disant que grâce à lui, les œuvres de Dieu s'accompliraient. Pour protéger ce legs incroyable qu'il ressentait dans le tréfonds de son âme, Sidoine n'hésita pas une seconde à se joindre au petit groupe de fugitifs, quittant famille et amis. Il porta d'abord le Verbe le long de la vallée du Rhône et plus particulièrement dans la région des Tricastinorum où il vécut lui aussi une vie érémitique, tout en guérissant maints aveugles. A la mort de Maximin, il devint le deuxième évêque d'Aix et il mourut là, octogénaire.

Quatre années durant, le vieil artisan Gyllippos expliqua au jeune Aegildius, qu'il serait, sans aucun doute possible, son successeur dans la fonction insigne de gardien du crâne de

Saint Sidoine. Cela signifiait qu'à sa vingtième année, il lui succéderait pour une période de 60 ans...

Aegildius était sidéré. Si c'était vrai, cela signifiait qu'il vivrait jusqu'à quatre-vingts ans au moins ! De cela, il se réjouissait ! En revanche, en aucune manière, il ne souhaitait quitter son foyer et ses amis ! S'aventurer en terre inconnue le pétrifiait de peur !

Gyllipos le rassura surtout sur un destin à priori, tranquille. Il lui confirma que depuis le décès de Sidoine, aucun des gardiens du secret n'avait dû modifier son existence : ils avaient exercé leur métier, avaient eu une famille, tout en restant aux alentours de leur ville d'origine. Il répétait que Sidoine était mort et enseveli en Provence, et qu'il y était toujours sans qu'aucun des protecteurs n'ait eu à s'y rendre ni à intervenir auprès de sa dépouille !

Quand Aegildius atteignit sa vingtième année, Gyllippos mourut tranquillement ainsi qu'il l'avait prédit. Et c'est ainsi qu'Aegildius hérita tout naturellement de la charge.

Bizarrement, pensa-t-il alors, il était prêt. Prêt désormais à accomplir son destin ! Même si un jour, ce destin le poussait à traverser la mer !

D'ailleurs et contre toute attente, il décida de quitter son univers douillet pour une vie d'itinérance et d'austérité, bien loin de ses appétences passées et de son caractère enjoué.

Pour se convaincre de son aptitude à faire le bien, Aegildius eut l'occasion d'accomplir bien des miracles durant sa vie. Il fut le premier étonné de ses capacités.

Dès lors, ses dons miraculeux furent reconnus, et sa renommée le suivit partout, alors qu'il recherchait désormais la solitude. Décidé à fuir le monde, il faisait retraite dans des ermitages isolés ou des monastères. Il ne voulait pas de cette notoriété, il n'aspirait plus qu'à l'humilité et à une vie ascétique et contemplative. Mais son succès le rattrapait toujours et il changeait régulièrement de lieux.

Jusqu'au jour où, au fin fond du désert d'Égypte, il ressentit l'appel de Sidoine. Dans sa tête, son corps, son cœur, son âme.

Alors, il sut.

Son destin l'appelait de l'autre côté de la Méditerranée... pour protéger le mystère de Dieu, déplacer les reliques, attendre que le moment fût opportun afin que le secret de Sidoine soit dévoilé.

Les histoires de Gyllippos étaient donc vraies !

Son destin le ramènerait-il dans ces contrées ?

Il ne savait ni où ni quand, il rencontrerait le futur légataire du crâne, celui qui, pendant 60 ans, lui succéderait dans cette charge sacrée, mais après tout, c'était bien trop tôt... il avait encore plus d'une quarantaine d'années devant lui à en juger par les dires de Gyllippos...

Aegildius arriva à Marseille en 673. C'est en Provence qu'on l'appela Gilles, Saint Gilles...

Puis, comme la menace ne semblait plus aussi pressante, il voyagea. Surtout dans la région d'Arles et de Nîmes. D'abbayes en monastères. De cachettes en ermitages. En prières et en contemplation... Se demandant où il pourrait enfouir la relique le moment venu.

Un jour, alors qu'il se cachait derrière des buissons touffus de chênes kermès, une biche vint chercher refuge près de lui alors qu'elle était pourchassée par les chasseurs du roi wisigoth Wamba. Une flèche, destinée à l'animal, l'atteignit et il fut découvert. Il pardonna aux chasseurs, et se lia même d'une amitié sincère avec ce grand roi dont la lignée avait récemment embrassé la foi chrétienne. Wamba n'était-il pas le premier souverain d'occident à avoir reçu les Saintes Huiles lors de son couronnement à Tolède l'année d'avant !? Et celui-ci, devant tant d'humilité et de sainteté, le pria maintes fois d'accepter la charge d'abbé du monastère qui

prit son nom. Gilles accepta un temps puis s'isola à nouveau dans son ermitage de Collias.

De nombreuses années plus tard, il perçut à nouveau l'appel urgent et désespéré de Sidoine. Les Sarrasins approchaient !

C'était Décembre 710.

Depuis la décadence de l'Empire romain, la Provence avait subi un déferlement d'évènements, bouleversant plusieurs fois son organisation politique et spatiale ainsi que ses populations. De nombreux peuples du Nord et de l'Est, Ostrogoths, Wisigoths, Burgondes, Francs, faisaient régulièrement des incursions dans ces riches contrées romaines, pillant, rasant, détruisant, pour finalement s'installer en territoire conquis et s'intégrer.

Pour le moment, le péril venait par l'Espagne, de la progression des Sarrasins, ennemis jurés de la religion. Leurs destructions, pillages et razzias étaient connus et craints de tous. Ils brulaient les églises, ravageaient les campagnes, brutalisaient les populations et dévastaient les villages.

L'Église y gagna en influence, les monastères isolés se développèrent, offrant l'abri et le couvert aux voyageurs. Des évêchés s'implantèrent au bord des routes gallo-romaines, mais surtout sur les hauteurs pour protéger et défendre les populations à la fois contre ces hordes d'envahisseurs et les inondations. L'Église était secondée en cela par les Seigneurs locaux qui eux-mêmes offraient des fiefs aux chevaliers qui les avaient servis selon un lien de vassalité et ainsi naquit le système féodal.

Quoi qu'il en soit, pour Gilles, il était clair que toute cette époque funeste, marquée d'épouvantables tueries, d'impitoyables carnages et d'odieus ravages ne semblait pas propice à la venue d'une ère nouvelle.

Que ferait-il de sa relique ?

Il décida de gagner rapidement le village de Saint Maximin où il rejoignit la communauté des moines installée auprès des tombes sacrées et découvrit le lieu.

Une première fois auparavant, les saintes reliques de Sidoine, de Maximin et de Marie Madeleine furent déplacées du cimetière gallo-romain qui se trouvait à l'extérieur de l'enceinte de la ville vers une *memoria*. De magnifiques sarcophages furent conçus et admirablement gravés pour y accueillir ces saints vénérés. Cela prouvait le prestige dont bénéficiaient ces Saintes Reliques.

L'idée des moines était simple : soustraire toutes ces reliques, et surtout celles de Sainte Marie-Madeleine, aux pillages et aux ravages que ne manqueraient pas de leur faire subir les Sarrazins, s'ils arrivaient jusqu'en cet endroit si prestigieux. Il fut convenu que les restes de la Sainte trouveraient leur place dans le sarcophage de Sidoine, lequel n'était pas spécialement vénéré, et en seraient ainsi protégés. Cette translation satisfaisait pleinement Gilles, bien sûr ! ...

Lorsqu'ils glissèrent le couvercle de pierre, ils n'eurent aucun doute sur la grâce et la sainteté des reliques reposant au fond du sarcophage de marbre calcaire, d'un blanc immaculé, à l'éclat aussi limpide que l'albâtre. C'était Sainte Marie-Madeleine. Aucun doute. Des parfums envoûtants émanaient de son sarcophage.

Ayant également ouvert le tombeau voisin qui était celui de Sidoine, le même parfum de Sainteté s'en trouva libéré.

Gilles se mit à trembler de tous ses membres. Il éprouva un mal infini à respirer. Complètement oppressé, le cœur battant la chamade, le sang pulsant furieusement dans ses veines... probablement fort mal à l'aise à l'idée de soustraire des reliques aussi vénérables. Suant à grosses gouttes, il réussit pourtant, prestement, à faire place nette dans le sarcophage de Sidoine pour y accueillir les restes de la Sainte.

Tout occupés à leur transfert sacré, les trois frères cassianites qui l'assistaient ne virent pas que Gilles rangeait furtivement le crâne de Sidoine sous sa coule.

Il laissa au fond du sarcophage, une pierre gravée en araméen. Le testament de Sidoine.

Quant à Marie Madeleine, désormais couchée dans le sarcophage de Sidoine, elle pourrait reposer en paix. C'était d'ailleurs l'épithaphe qu'ils écrivirent en latin et cachèrent dans un petit globe entouré de cire : « *Hic requiescit corpus Mariae Magdaleneae* ».

Ils ajoutèrent également un autre parchemin enserré dans un morceau de liège pour expliquer la translation des reliques, et enfin, une petite amphore avec de la Terre du Calvaire teinte du sang de Notre Seigneur.

Discrètement, une fois le sarcophage refermé, Gilles glissa par la *fenestella*³, un second morceau de liège creusé. À l'intérieur, il avait roulé un tout petit bout de parchemin, en peau de mouton finement travaillée. C'était un message bien sibyllin qu'il laissait à ses héritiers...

Enfin, les sarcophages et la crypte furent complètement ensevelis sous une épaisse couche protectrice de glaise et de cailloux dans l'espoir de faire oublier aux pilleurs l'emplacement des tombes.

Le lendemain, sans plus s'interroger, Gilles avait rapidement quitté les lieux avec son précieux fardeau bien calé sur son dos. Par contre, il se demandait si cette pluie battante, qui ne donnait aucun répit à la nature, aux bêtes et aux hommes, pouvait être un signe du Ciel ! Le Seigneur était-il furieux de ce sacrilège ou au contraire les inondations feraient-elles oublier toute trace de la crypte ?

³ Ouverture qui permet de voir les reliques ou de passer un linge que l'on veut sanctifier à leur seul contact

Il avait pris soin d'enfouir la très précieuse relique de Saint Sidoine, protégée de plusieurs épaisseurs de laine fine, au fond de sa besace. Elle l'irradiait d'une chaleur bienfaisante, réconfortant son esprit et son vieux corps éreinté et c'est elle qui lui permettait de progresser.

Il l'avait subtilisée devant les trois frères Bénédictins qui n'avaient eu d'yeux que pour les reliques de la très Sainte Marie de Magdala... La seule vision de la sainte avait frappé ses frères de cécité face à tout le reste ! Penser à leur aveuglement le fit sourire.

Il suivit d'abord, péniblement, l'ancienne voie romaine dite la Via Aurelia, qui mène de Rome au Rhône. Il avança, courbé par le poids des ans autant que pour braver les éléments déchainés, se reposant brièvement à chaque borne milliaire encore visible, chaque étape semblable à une petite victoire. Il s'abritait parfois à l'orée des forêts de chênes, ou sous des blocs de rochers arrachés aux flancs des collines environnantes.

Il atteignit ainsi la ville d'Aix. Il ne souhaita pas s'attarder plus que la nuit dans cette sainte ville, car il sentait monter en lui ce besoin impérieux de trouver enfin son successeur.

Malgré la pluie torrentielle digne du Déluge de Noé, malgré la fatigue, malgré la solitude, il continua...

Après les villages de Salon et Mouriès, le soleil revint. Un soleil sans chaleur, d'une clarté aveuglante. Le vent avait éliminé pluie et nuages, mais glaçait l'air. Les collines de calcaire blanc des Alpilles déchiraient ce ciel limpide, d'un bleu intense.

À Ernaginum⁴, il bifurqua vers le Nord et longea le Rhône. Torturé par le vent et gonflé par les fortes pluies, le fleuve ressemblait davantage à un torrent de montagne impétueux. Gilles se laissa guider par cette force surhumaine,

⁴ Au Moyen-Âge, ce bourg gallo-romain devint Saint Gabriel. De nos jours, il n'en reste qu'une adorable petite chapelle romane.

tellement supérieure à son désir de poser son baluchon et sa vieille carcasse et d'attendre une période plus clémente... le printemps, qui sait ?

Ses pieds surtout lui faisaient souffrir le martyr, et pourtant il marchait toujours, au long de chemins en très mauvais état, penché en avant, le capuchon de sa robe de laine brune retenu sur la tête grâce à sa ceinture, pour se protéger des gifles glaciales.

C'est à ce moment-là, qu'un gros chien noir, hirsute, avec une barbiche en bataille et aux doux yeux jaunes commença à le suivre et à lui tenir compagnie. Gilles avait toujours éprouvé une grande passion pour les animaux et il l'autorisa bien volontiers à l'accompagner.

Avec son air de vagabond, il l'appela le « *Rouflouflou aux yeux jaunes* ».

Grâce à sa compagnie amicale et silencieuse, le soir, blotti contre son pelage chaud, le vieil homme repassait ses souvenirs et son étrange destin que ses origines royales ne semblaient pas présupposer. Le chien avait l'intelligence de le fixer de ses yeux lumineux, comme s'il comprenait.

L'homme et la bête, serrant les dents, épuisés, continuèrent stoïquement leur chemin, toujours plus au Nord.

Une nuit, ils firent une halte à Bollène, dans un abri de bergers, une borie de pierres sèches, entre lesquelles le vent sifflait par rafales.

Au petit matin, le mistral fit une trêve. Soudaine. Un répit bénéfique. Gilles ressentit confusément qu'il atteignait le but de son périple.

Au loin, un superbe rempart romain, couvert d'un parement de pierres très blanches se dessina sur les contreforts dominant le Rhône. D'une hauteur impressionnante, il ceinturait l'ancienne capitale d'une tribu gauloise : les Tricastini.

Passée sous domination romaine, elle devint Augusta Tricastinorum et s'appelait désormais Saint Paul⁵.

Gilles se souvint des histoires de Gyllipos concernant cette contrée et surtout des miracles des siècles passés. Il entra dans la ville par le quartier de sa nécropole au Sud.

Il quémanda quelques victuailles sur le marché et décida rapidement de quitter cette foule trop bruyante, remuante et bariolée à son goût parmi laquelle, il n'était décidément plus à l'aise. Il avait passé près de cinquante années à fuir le monde, il lui était très difficile désormais de côtoyer autant de personnes, leurs cris, le chahut des enfants, les odeurs aussi... tout le prenait à la gorge.

Il gagna un village voisin, perché sur sa proéminence et : la lumière fut !

Là, il comprit qu'enfin, son but était atteint.

Il pénétra dans l'enceinte fortifiée et gravit les ruelles caillouteuses, jusqu'à une toute petite chapelle du IV^e siècle.

On disait ici, que dans le temps et dans cette crypte, de nombreux non-voyants furent ramenés à la vue, grâce à un vieil homme d'un temps lointain qui s'appelait Sidoine. Il n'avait qu'à tendre les mains vers leurs yeux défaillants, et il disait simplement « *Restitutus est ei Visus* ». Maintes fois, le miracle s'était accompli et le vieil homme était devenu Saint Restitut.

Le cœur battant, Gilles pénétra dans la chapelle, et soudain, Rouflouflou, remuant la queue, se précipita dans le coin le plus sombre de l'édifice.

Gilles ne voyait rien, mais il pouvait entendre clairement le chien japper et lécher... Quoi ? Qui ?

Les notes fluettes d'une voix enfantine et un rire en gouttelettes de joie jaillirent et résonnèrent dans la petite nef :

⁵ Aujourd'hui Saint Paul Trois Châteaux

— Vous êtes bien bruyant ! Je n'entends que vous depuis que vous êtes entré dans le village !

— Qui parle ? Je ne te vois pas.

L'enfant devait être bien occupé avec Rouflouflou, il riait au fond de la crypte. Les yeux de Gilles s'habituaient peu à peu à la pénombre et il put distinguer, au centre de la chapelle, un très bel autel de pierre, de cette pierre blanche et lisse telle qu'il en avait vu dans la campagne environnante. La table, très sobre, était finement ornée d'une bande moulurée, sculptée comme une tresse, et apportait une majesté respectueuse et simple à l'endroit.

— Il s'appelle comment votre chien ?

— Rouflouflou.

— Rouflouflou, répéta-t-il, faisant rouler les « fl » contre son palais, comme s'il avait un cheveu sur la langue. Rouflouflou ! Quel nom bizarre ! A quoi ressemble-t-il ?

— Sors de ton trou, tu y verras mieux ! Moi, je ne vois rien dans cette caverne !

— Si je sortais, vous, vous me verriez, mais moi je ne verrai toujours pas Rouflouflou ! Il est comment ? Blanc ? Fauve ? Noir ?

— Quel est ton nom, mon enfant ? répéta-t-il.

— Vous n'avez pas répondu, dit l'enfant plaintivement. Il est comment ? Sois sage, Rouflouflou, pouffa-t-il.

— Il est tout noir.

— Ah, comme c'est drôle. C'est ma couleur préférée ! C'est la seule que je puisse imaginer ! Je te vois, Rouflouflou !

Gilles comprit enfin. Son cœur fit un bond.

L'enfant, garçon, fille... il ne savait pas encore tant la voix était légère et résonnait étrangement sur les parois de la crypte en partie rupestre... l'enfant était aveugle ! ...

Avait-il marché jusqu'ici, non seulement en pèlerinage sur les traces de Sidoine comme il le pensait, mais aussi et surtout, parce qu'ici même se trouvait celui qui lui succéderait dans une dizaine d'années ?

Tremblant, Gilles n'osa pas avancer plus avant dans l'église pour ne pas l'effrayer, ou ne pas rompre le charme de ce moment si particulier. Une douce chaleur l'envahit. Une sérénité toute nouvelle qui lui fit comprendre à quel point tout son être avait été tendu durant ce voyage, combien le besoin de rencontrer enfin son successeur avait envahi son esprit et combien cette quête l'avait angoissé.

Il lui redemanda doucement son nom...

— Je m'appelle Agildas. Je suis le fils du boulanger, et le neveu du meunier. Je suis un bon à rien parce que je suis aveugle ! Tout ce que je suis capable de faire, ce sont des boules de pâte à pain. Sauf que ce matin, je n'ai même pas vu que la farine était ratée ! Je n'ai même pas vu toutes les petites crottes ! Le rat aurait même pu me mordre, il était encore caché dans le sac ! Mon père s'est mis dans une colère aussi noire que le fond de mes yeux, alors je me suis enfui. Ici, au moins, personne ne me voit.

Il dit tout cela d'une traite. Ravalant un sanglot, il se mit à pleurer doucement.

Rouflouflou devait lui lécher consciencieusement le visage, à en juger par le rythme régulier des coups de langue.

— Sors de ta cachette, Agildas ! Viens au moins te réchauffer dehors. Le temps est agréable. Il fait moins froid que sur le sol de ta crypte. On pourrait discuter sur le banc. Tu ne le sais pas, mais je suis né aveugle aussi et aujourd'hui, je vois. En plus, je m'appelle Gilles... un peu comme toi.

Il entendait le gamin renifler. Il l'imaginait passant sa manche sur son nez et ses yeux. Il y eut un mouvement perceptible dans la profondeur de la crypte. Rouflouflou recula et jappa joyeusement.

Agildas se tenait debout dans la pénombre, agrippé à la tête du chien et avançait prudemment vers Gilles. Celui-ci était émerveillé. Un courant émotionnel très fort circula entre eux. Agildas chercha la main de Gilles et ils avancèrent ainsi, muets, vers la sortie.

Assis sur le banc de pierre à l'extérieur, le timide soleil hivernal les caressait d'une chaleur bienvenue. Gilles ne pouvait s'empêcher de regarder béatement l'enfant à ses côtés, il ne devait pas avoir plus de dix ans... C'était lui, il en était convaincu. L'âge, déjà, correspondait mais surtout, cette douceur qu'il ressentait dans son cœur ne pouvait le tromper !

L'enfant était blond, ses mèches bouclées retombaient sur ses épaules. Ses paupières, bordées de longs cils clairs, étaient à peine entrouvertes sur ses yeux d'un bleu délavé, étranges bien sûr, qui fixaient le sol, sans le voir.

Il souriait pourtant, tandis que ses pieds taquinaient Rouflouflou allongé devant lui.

Aucun des deux ne parlaient... Ils percevaient chacun ce moment d'éternité et Gilles se souvenait maintenant de ce même sentiment lorsqu'il avait rencontré Gillypos, il y avait si longtemps...

Plus tard, Gilles raccompagna le gamin auprès de sa famille à moins que ça ne soit l'aveugle qui mena le vieil homme chez lui. Sa mère l'attendait, un peu inquiète. Elle accourut vers eux, et entourant son enfant de ses bras plantureux, tout en le couvrant de baisers, lui dit combien elle l'aimait et combien elle craignait pour lui qu'il ne se fit mal dès qu'il fuguait ainsi.

— Agildas, tu sais bien que ton Papa t'aime très fort ! Tu sais qu'il est toujours bourru quand il fait le pain parce qu'il veut toujours que tout soit parfait. Tu sais aussi qu'il te gronde dès qu'il a peur pour toi ! Il fait l'inverse de ce qu'il faut faire ou dire, mais c'est sa façon à lui...

— Je sais, Maman. J'étais triste.

— Chuuuut... fit-elle tendrement, en lui caressant la tignasse hirsute. Mais, tu es brulant de fièvre ! Tu trembles !

Gilles se tenait un peu plus loin et contemplait, nostalgique, cette charmante scène d'amour filial. Il avait craint que l'enfant ne fût maltraité de par son handicap, mais il comprenait avec soulagement qu'il n'en était rien.

— Maman, j'ai rencontré ce vieux monsieur à la chapelle ce tantôt, il s'appelle Gilles, un peu comme moi. Il voyage avec son chien Rouflouflou, tu vois il est noir et gentil. Penses-tu que l'oncle acceptera de les loger dans le moulin, il fait si froid ces temps-ci ?

La mère releva la tête et sembla enfin voir Gilles.

— Rentez-le au chaud, il a dû prendre froid au fond de la crypte, dit-il, resserrant sa besace contre lui, conscient alors que la crypte n'était sans doute pas la véritable cause des frissons.

Elle lui sourit.

Durant les rudes mois hivernaux, et Dieu sait que l'hiver fut sans pitié ces années-là, l'oncle d'Agildas offrit à Gilles de l'héberger avec son chien, dans un minuscule réduit à l'arrière du moulin. L'endroit servait surtout de débarras, où l'on conservait les vieux sacs de farine, quelques râteaux, pelles et autres outils, quelques planches et tasseaux nécessaires à la meule. La pièce fut entièrement vidée et remise en état avec quelques nouvelles tuiles et un brin d'entretien et de nettoyage. Gilles était mortifié de vivre dans un tel luxe !

C'est pourquoi, le printemps venu, le vieil homme quittait ce refuge doré et s'installait dans une grotte qu'il avait découverte non loin du hameau. Les bonnes femmes du village s'occupaient aussi de lui. Malgré ses refus, elles lui apportaient des plats qu'elles mitonnaient spécialement pour lui, convaincues de sa sainteté car un jour, alors qu'il était dans la crypte, en prières, une jeune fille était entrée, aveugle. Il avait ramassé la poussière du sol battu, sous l'autel et lui en

avait frotté les yeux. Quand elle ressortit, éblouie par le soleil, le miracle de Saint Restitut s'était à nouveau produit !

Les mois succédèrent aux mois et quatre années passèrent.

Agildas était toujours aveugle. Gilles se demandait parfois si le bel adolescent qu'il était devenu était réellement son successeur. Il aidait toujours son père à la boulangerie et son oncle au moulin, malgré sa cécité. Très intelligent, il était capable de retenir de toutes les histoires que les voyageurs, attirés par la renommée du Saint homme de la grotte, lui livraient. Le soir à la veillée, et surtout auprès des plus jeunes, il devint le conteur du village. Gilles aussi lui racontait les légendes des saints de Provence ainsi que sa propre vie et ses multiples aventures, mais il n'osa pas lui confier davantage de détails, et surtout pas son secret ni sa quête ni ce qu'il gardait caché au fond de sa grotte.

Un printemps, Gilles s'éloigna à nouveau vers son repaire isolé. Inconscient de la calamité qui s'abattit sur le village.

Le fléau de la peste faisait déjà des ravages parmi les habitants de Saint Paul et commençait à éliminer, l'un après l'autre, les quelques habitants de Saint Restitut.

Lorsqu'un matin tranquille et ensoleillé, Gilles descendit au village, il fut surpris du calme très inhabituel qui y régnait. Aucun rire d'enfant, aucune course poursuite dans les ruelles, les échoppes étaient fermées. Les quelques villageois qu'il croisa n'étaient que des ombres furtives, des silhouettes sombres et muettes, qui rasiaient les murs en baissant leur tête entourée d'un foulard.

La détresse poignante de tous ces gens était communicative et Gilles éprouva un immense sentiment de désespoir, car il comprit que la peste les emportait un à un.

Il hâta le pas vers le haut du hameau où il trouva Agildas, qui sans nouvelles depuis plusieurs jours, venait d'arriver. Il était effondré. Une loque en pleurs devant son humble demeure : sa mère venait de trépasser.

Gilles pénétra dans la pièce sombre, les rideaux étaient tirés. A la lumière de la flamme vacillante d'une unique chandelle, il distingua dans un coin, près de l'âtre où les dernières cendres achevaient de se consumer, sur un grabat de fortune, un corps, recouvert d'un drap. La mère.

Il entendit geindre dans le fond et s'étant saisi de la bougie, il s'approcha.

Le père d'Agildas, recroquevillé sur son lit de douleur, délirait, en proie à une forte fièvre. Il demandait à boire, il avait soif d'une soif inextinguible. Le broc à son chevet était renversé, l'eau s'était répandue au sol, formant une tache sombre sur la terre. Dans un mouvement désordonné, lorsqu'il tourna la tête, Gilles put voir au creux de son cou, deux énormes bubons gonflés et violacés, autre signe infailible que le boulanger était atteint de la peste lui aussi.

Gilles le secoua doucement. Il sentit son rythme cardiaque s'accélérer, ses yeux roulaient comme des billes, il commençait à délirer et à déblatérer des phrases insensées. Cependant, dans un bref moment de lucidité, ou dans un effort surhumain, l'homme lui fit promettre de s'occuper de son fils qui serait sans nul doute orphelin sous peu.

Une dernière convulsion agita cet homme puissant qu'avait été le boulanger et il s'écroula sur sa pailleasse. Mort.

Lorsque Gilles sortit, il serra le jeune homme dans ses bras et Agildas comprit que son père n'était plus. Il lui sembla que le poids du monde s'abattait sur ses épaules. Il glissa vers le sol où il voulait disparaître, face contre terre. Les larmes affluèrent.

Gilles examina l'adolescent sous toutes les coutures et ne décela ni fièvre, ni frissons suspects, ni bubon, bouton, gonflement ou autre inflammation.

Lorsque la maladie s'était déclarée dans le village, son oncle fut parmi les premiers à décéder. Il fut alors décidé qu'Agildas serait logé provisoirement à l'écart, dans l'appentis de Gilles derrière le moulin, jusqu'à la fin de l'épidémie.

Il ne pouvait pas se douter qu'il devait la vie sauve à tous les chats que son oncle élevait et soignait pour débarrasser le moulin et la farine de tous les rats et de leurs puces qui auraient pullulé sans cela.

Secoué de sanglots, il réussit néanmoins à saisir le sens des phrases de Gilles. Il se releva et suivit le vieil homme et son chien, tel un automate, sans véritable volonté, simplement pour avancer, aller où l'on déciderait pour lui, léthargique. Ils gagnèrent le lavoir au bas du village. Agildas y trempa les mains et les passa sur son visage terreux sillonné de larmes. Il frotta ses yeux et se rinça à l'eau fraîche plusieurs fois.

Puis il s'assit sur la margelle. Eberlué, il plongea son regard dans les yeux jaunes de Roufloufrou. Il voyait !

Gilles suffoqua de joie lorsqu'il se rendit compte qu'enfin le destin permettait à Agildas de voir et lui apportait la certitude qu'il était bien son successeur. Il se retint d'exhiber son bonheur car en revanche, le pauvre Agildas était complètement désorienté. Sa joie était nettement plus mitigée.

Maintenant qu'il voyait les maisons, les ruelles, les calades, l'église, il observait plutôt un village fantôme d'où tous les petits bruits familiers qui lui avaient permis de se situer avaient disparu. Il était rendu à la vue devant toute l'immensité de la misère qui régnait autour de lui et le décès de ses parents l'accablait.

La lumière crue l'éblouissait et le heurtait alors que le noir correspondait bien davantage à la tristesse de son cœur. Il resta longtemps prostré, cachant son visage dans ses mains, avant d'oser à nouveau lever la tête et rouvrir les yeux sur l'étrange monde qu'il n'avait jusqu'alors qu'imaginé.

Tout à leur chagrin, ils enterrèrent très discrètement les parents d'Agildas tout au fond de la crypte...

Puis, Roufloufrou sur leurs talons, tête basse, queue entre les pattes, reniflant la douleur et la détresse, le vieil homme

et l'adolescent quittèrent ce village, hanté par l'ange de la mort.

Gilles n'osait perturber la tristesse de son jeune compagnon. Ils cheminèrent ainsi, silencieusement, plusieurs jours durant, vers le Sud, en évitant prudemment les villages, les fermes et tout humain susceptible d'être pestiféré.

Arrivés enfin au bord du Gardon, Gilles se retira à nouveau à l'écart du monde dans sa grotte de Collias. Dans les alentours, il trouvait de quoi se sustenter frugalement, tandis qu'Agildas trouva à s'embaucher auprès du potier du village.

Régulièrement, ils se rencontrèrent afin que le vieil homme instruisît le jeune homme à sa charge future. Il lui raconta encore les origines de Sidoine, son grand voyage et son grand destin, dans les moindres détails cette fois.

Il lui répétait sans cesse que son rôle sera de protéger le crâne. Le cacher. Le déplacer éventuellement...

— ... car au temps prescrit, seul un homme pur pourra le toucher. Cet homme-là, investi de la grâce divine, sera chargé de transmettre le message de Dieu aux hommes. Cet homme sera le nouveau Fils de l'Homme, serinait-il.

Il tremblait en pensant que si le crâne tombait entre des mains impies, l'humanité serait précipitée dans le péché et le vice ! Cataclysmes et dévastations anéantiraient la Terre...

Si le secret de Sidoine venait à être dévoilé, il ne doutait pas que nombreux seraient ceux qui chercheraient à découvrir la relique, symbole d'amour et d'universalité. Le testament de Sidoine et le sien existaient bel et bien, cachés au fond du sarcophage qui abritait Marie Madeleine à Saint Maximin. Si un jour, ce tombeau enfoui était découvert, la prophétie serait alors connue de tous !

Il regrettait ses confidences et son geste, mais il n'avait pas eu le choix ! Homme de peu de foi ! s'excusait-il dans ses prières. Il demandait pardon au Seigneur d'avoir douté de sa sagesse.

Il n'avait pas eu le choix ! se répétait-il, amèrement

